

pendant le long trajet qu'ils viennent de faire; la plupart sont exténués de fatigue et de faim. C'est en cet état qu'ils sont livrés en pâture à la voracité des annélides."

Il ajoute que dans les vastes marais de la Gironde les sangsues de tout âge sont confondues pêle-mêle. Il arrive inévitablement que les grosses, qui n'ont aucun besoin de nourriture, en absorbent inutilement. "Aussi la mortalité des chevaux est-elle beaucoup plus considérable qu'elle ne devrait l'être: c'est ce qui fait que leur valeur va toujours croissant."

Les chevaux devenant rares, par suite de ce gaspillage et des épizooties, on songea aux ânes et aux vaches. Mais celles-ci se débarrassaient de leurs vampires au moyen de leur langue rude; quant aux ânes, leur pied étroit s'enfonçait trop dans la vase, ils risquaient de s'y engouffrer tout entiers. On imagina, pour ces animaux, de renfermer chacun de leurs membres dans une chausse ou sac de toile garni de saugsues qu'on avait retirées du marais. De cette façon, on put régler un peu la perte du sang des victimes; mais elles n'en succombaient pas moins à la peine. Un des spéculateurs a perdu tous les ânes qu'il avait soumis à cette torture.

Tout semble organisé pour martyriser ou faire périr misérablement de pauvres bêtes, tout, jusqu'aux gardes-prêches, auxquels on accorde, "à titre de gratification," les morts payés trois francs par l'équarrisseur.

"Intéresser le garde à la mortalité des chevaux, c'est, dit M. Busquet, une aberration tellement monstrueuse, qu'on se demande quel est le plus insensé, de celui qui a introduit ce piloyable usage ou de celui qui ne sait pas y soustraire. Nous affirmons que nous avons vu souvent des chevaux, alors qu'ils ne faisaient encore aucun service dans le marais, mourir de faim pendant l'hiver, de soif pendant l'été. Est-ce le résultat de l'indifférence du garde ou sa négligence? Peut-être de l'un et de l'autre."

(Extrait du livre de M. le docteur H. Blatin, Nos cruautés envers les animaux.)

Statistique.—D'après les calculs publiés dans le journal *la Liberté*, on peut évaluer le nombre total des journaux au Globe à 12500 ainsi répartis: Europe 7000; Amérique 5000, Asie, Afrique, Océanie 500.

Si pour ces publications on admet comme terme moyen de périodicité, quatre jours c'est-à-dire qu'elles paraissent l'une dans l'autre, dans quatre jours il se publierait donc tous les jours plus de 3000 journaux ou écrits périodiques, lesquels, en leur supposant un tirage moyen de 2000 seulement, ce qui certes n'est pas exagéré et en ne les comptant chacun que pour deux feuilles, verseraient ensemble quotidiennement sur le globe, quelque chose comme douze millions de feuilles.

BULLETINS DES ARTS.

— *Le Château St. Ange, à Rome.*— La forteresse placée à l'entrée de Rome, non loin du Vatican, sur la rive droite du Tibre, et aujourd'hui connue sous le nom de château Saint-Ange, n'est autre chose que la mausolée de l'empereur Adrien, si fameux dans l'antiquité.

C'est dans l'année 135 après Jésus-Christ, la dix-neuvième de son règne, que cet empereur fit commencer cette construction colossale. Elle n'était pas terminée quand il mourut. On continua à y travailler sous les deux règnes suivants; mais déjà Adrien y avait fait porter, avec une pompe tout impériale, les restes de son fils adoptif Elus. Deux des empereurs et de leur famille y furent successivement déposés jusqu'à Septime Sévère. Le tombeau resta ensuite fermé jusqu'au sac de Rome par Alaric, en 410; il fut alors dépouillé de tous les trésors qui s'y trouvaient enfermés.

Vers le même temps, le mausolée subit la transformation à laquelle il semble que sa situation l'avait naturellement destiné. Dès le cinquième siècle, nous voyons que Théodorice en avait fait une citadelle; mais sans doute on n'avait pas attendu jusque-là pour lui donner ce nouveau caractère. "Il est probable, fait remarquer Nibby, qu'Ilonorius, qui utilisa tant de monuments pour la défense de la ville, ne négligea pas un point si important, à l'entrée d'un pont (le pont *Ælius*) qui, de l'autre côté du fleuve, donnait accès à la porte Aurélienne."

Les historiens, qui fournissent si peu de renseignements jusqu'à cette époque au sujet du mausolée, deviennent plus explicites dès que sa transformation lui fait jouer un rôle dans l'histoire. Procope en parle en ces termes (*Guerre gothique*, I, 22): "Le sépulcre de l'empereur Adrien se trouve hors de la porte Aurélienne, à la distance d'une portée de pierre. C'est un monument digne d'admiration, entièrement revêtu de marbre de Paros, dont les blocs sont étroitement unis entre eux sans aucun lien. Il est élevé sur un carré dont les côtés sont égaux et mesure la portée d'un trait. La hauteur du monument dépasse celle des murs de la ville. Dans la partie supérieure on voit, également en marbre, des statues d'hommes et de chevaux merveilleusement exécutées. Les anciens, y voyant un poste avancé, ont relié ce monument par deux murs à ceux de la ville. Semblable à une tour, à proximité de la porte, il paraît faire partie de l'enceinte."

Le même historien raconte comment les Romains, assiégés et manquant de projectiles, brisèrent les statues et en jetèrent les débris sur les assaillants. Ce fut la première atteinte portée à la splendeur extérieure de l'édifice. Nous ne raconterons pas toutes celles qu'il eut à subir par la suite. Désigné naturellement aux coups de tous les envahisseurs de Rome, point de mire de tous les partis qui s'y disputèrent le pouvoir pendant plusieurs siècles, il fut pris et repris par les Goths, les Romains, les Byzantins, les Normands, les Français, et chaque fois perdit quelque chose de son ancien

aspect. Les Normands de Robert Guiscard, qui laissèrent debout si peu de monuments de la Rome antique, ne touchèrent pas à la forteresse et la renouvra au pape; mais, en 1091, le peuple soulevé s'en empara et voulut la raser: il ne put en venir à bout à cause de la solidité de la masse, mais le monument devint dès lors méconnaissable. Dès cette époque, le mausolée ou môle d'Adrien est aussi désigné sous le nom de château ou mont Saint-Ange, qu'il devait à la chapelle érigée au sommet par Boniface en 608, en mémoire d'une apparition de l'ange saint Michel; on l'appelaient encore château de *Crescentinus*, du nom du tribun fameux qui en avait été maître jusqu'en 928.

En 1378, après un siège de six mois, le peuple, ayant repris le château, alors au pouvoir des prélats opposés à l'élection du pape Grégoire XI, achève d'en enlever les revêtements et de le démanteler. Pendant l'assaut, dit un chroniqueur, on découvrit plusieurs souterrains assez larges pour donner passage à deux hommes à cheval ou à cinq picéons de front; ils se prolongeaient au loin et étaient bâtis de briques sèches et choisies. Après la prise du fort, les Romains démolirent les murs, construits d'énormes blocs de marbre, et s'en servirent pour paver les places. Depuis lors, il ne resta plus que le massif en blocage sur lequel s'accrochaient encore quelques débris de l'ancien parement de pierre qui soutenait la décoration extérieure. Il était bâti en blocs de péperin séparés à diverses hauteurs par des assises de travertin, qui probablement correspondaient aux principales lignes d'architecture. Le massif fut retraité à l'endroit où, comme on peut le remarquer dans la vue perspective du château, on ne voit plus distinctement l'appareil de la maçonnerie. Là s'appuyaient sans doute les colonnes qui formaient un péristyle tout autour de l'édifice antique; la saillie qui termine aujourd'hui le noyau indique encore l'emplacement de cette colonnade. Au-dessus, les ingénieurs du moyen-âge ont disposé un encorbellement circulaire, comme on en voit au haut des tours et des murailles des châteaux forts du même temps.

Vers la fin du quatorzième siècle, l'explosion d'une poudrière causa de graves dommages qui furent réparés par les ordres du pape Alexandre VI. Les fortifications furent augmentées, entourées de fossés, et l'on construisit le viaduc qui relie le fort au Vatican. D'autres ouvrages furent encore ajoutés sous Clément VII et sous Paul III, qui fit restaurer la partie supérieure d'après les dessins d'artistes renommés de cette époque; parmi les noms que l'on cite, on trouve, en effet, ceux de Raffaele di Montelupo, d'Antonio San-Gallo, de Girolamo Sermonetta, de Luzio Romano, de Perino del Vaga, etc.; mais ils ne possédaient pas les éléments d'une reconstruction conforme au modèle primitif et ne l'avaient pas même tentée.

Au milieu du seizième siècle parut le livre de Labacco, qui contenait le premier essai d'une semblable restauration. Cet architecte avait retrouvé, dans le soubassement carré au-dessus duquel s'élève la construction circulaire, les murs rayonnants qui supportent la plate-forme; il avait pénétré dans les souterrains découverts en 1378, et avait reconnu qu'ils formaient une grande spirale montant par une pente douce jusqu'à une *cella* ou chambre placée du côté du château opposé à l'entrée. Quelques parties décomblées de ces souterrains servaient alors de cachots. Il paraît que Benvenuto Cellini y fut enfermé en 1539, comme on peut le voir par ses Mémoires. Des portes pratiquées dans chacune des faces du soubassement permettaient de faire le tour de l'édifice. Une autre restauration, due au fils du célèbre Baltazar Peruzzi, montre le soubassement orné de guirlandes et de bucranes, ou têtes de bœuf déchirées, emblèmes que l'on rencontre fréquemment sculptés sur les tombeaux antiques; et, en effet, un auteur contemporain, Giamucci (*Antich Della città di Roma*, 1565), atteste qu'il y avait encore de son temps un fragment d'architecture et de frise ainsi décoré. La partie inférieure était occupée par des refends plats ou on lisait des inscriptions, parmi lesquelles se trouvait l'inscription funéraire de Commode et celle de Lucius Verus. "On prétend, ajoute le même auteur, qu'au sommet (était la statue du Soleil) montée sur un char traîné par quatre chevaux." Au lieu de ce groupe, on voyait, au sommet de la tour construite sous Alexandre VI, une statue en marbre de l'archange Michel, œuvre de Raffaele di Montelupo; on a remplacé depuis la statue de marbre par une autre en bronze qui est de Pierre Vereshnoff.

En 1825, des fouilles entreprises sous la direction du major Bavari firent reconnaître l'ancienne entrée du mausolée précisément en face du pont. Un souterrain qui y faisait suite conduisit à une salle carrée au fond de laquelle se trouve une grande niche pouvant contenir une statue colossale. On pense que la statue d'Adrien devait y être placée, et qu'une tête en marbre de cet empereur, trouvée pendant les travaux de restauration sous Alexandre VI, appartenait à cette statue; la tête est actuellement au Musée du Vatican. Cette entrée resta secrète au moyen-âge; elle communiquait avec l'extérieur par un couloir courbe, et avec l'habitation du château, située au-dessus, au moyen d'un puits vertical pratiqué dans l'épaisseur de la construction; ce puits est encore aujourd'hui garni des coulisses à l'aide desquelles on était hissé à la partie supérieure. Ces dispositions sont faciles à suivre dans la coupe de l'édifice emprunté à la belle restauration du mausolée d'Adrien par M. Vaudremer, ancien pensionnaire de l'Académie à Rome. On y distingue nettement, après une première salle et des passages qui appartiennent à l'enceinte extérieure, le vestibule carré antique avec sa niche, et au-dessus l'orifice vertical, garni de coulisses, qui aboutit à l'appartement supérieur. "À droite de la niche, dit M. Vaudremer dans le rapport d'où nous avons extrait presque tous les détails qui précèdent, commença la spirale qui